

Dans l'oratoire de la résidence. Florence Brochoire pour La Croix



Le regard de la photographe
Florence Brochoire

Comment vit-on en 2017 dans une maison de retraite ? C'est pour répondre à cette question que *La Croix* a décidé de suivre sur une année le quotidien de la résidence de l'Abbaye. Avec l'idée de mieux comprendre les enjeux qui se posent dans l'hébergement

« Je sais qu'ici, ce sera ma dernière demeure »

À la résidence de l'Abbaye

(10/12). Pendant un an, « La Croix » suit le quotidien d'une maison de retraite. Ce mois-ci, à l'Abbaye, on parle de mort et de fin de vie, de ces décès annoncés discrètement dans les ascenseurs. Certaines dames, farouchement attachées à la vie, attendent sereinement l'échéance. D'autres disent qu'elles n'en peuvent plus de cette vieillesse qui dure.

Saint-Maur-des-Fossés (Val-de-Marne)
De notre envoyé spécial

Qu'est-ce qui fait le secret d'un bon couscous ? Ce lundi, à la résidence de l'Abbaye, c'est le débat du jour dans les ascenseurs. Il est 14 heures et chacun regagne sa chambre tout en dissertant sur la semoule et les merguez du chef cuisinier. Mais débattre dans un ascenseur est un art qui requiert de la concision et une réelle capacité à aller à l'essentiel. Car le temps est compté. Tout doit être dit entre le rez-de-chaussée et, au mieux, le troisième étage.

« Il était bon ce couscous, mais pas assez chaud », attaque, d'emblée, une dame en déambulateur. « Le meilleur couscous, c'est celui de Salam, un restaurant formidable pas loin d'ici », assure sa voisine. Mais c'est une troisième dame qui emporte la mise avec un argument imparable. « Moi, j'ai vécu plusieurs années au pays du couscous.

Le vrai, Madame, celui qu'on fait avec des côtelettes d'agneau grillées au feu de bois. »

À l'Abbaye, les ascenseurs sont un lieu de vie sociale à part entière. C'est l'endroit des rencontres quotidiennes, des politesses furtives et des regards en coin. « Sans le montrer, chacune regarde com-

« On a l'impression que tout est fait pour nous éloigner de la mort. »

ment les autres sont habillées... », glisse Ginette, une dame de 90 ans volontiers caustique.

C'est aussi dans cet espace que sont annoncées diverses informations pratiques. Par exemple des conseils pour se protéger de la grippe en hiver ou de la canicule en été.

C'est là, enfin, que sont affichés des petits mots pour souhaiter la bienvenue aux nouveaux résidents et rendre un dernier hommage à ceux qui s'en sont allés. La formule est toujours la même. « C'est avec regret que nous avons appris le décès de... », puis le prénom, le nom et une photo.

Autre lieu, autre habitude. « Quand j'étais encore chez moi, c'est dans le journal que je suivais la rubrique nécrologique. Maintenant, c'est en prenant l'ascenseur », confie une dame, un peu déconcertée. « Ce sont les résidents qui ont souhaité que les décès soient annoncés ainsi. C'est peut-être un peu froid et impersonnel. Mais en même temps, on ne va pas faire une annonce au micro au restaurant... », ajoute une infirmière en précisant qu'une attention particulière est portée aux résidents qui étaient proches du défunt. « Dans ce cas, on les informe directement. Et si la personne est fragile, c'est la psychologue qui s'en charge. » ●●●

Lors de chaque décès, une carte de condoléances laissée à la disposition des soignants et des résidents.

Florence Brochoire pour La Croix



À la demande des familles ou des résidents, des temps de prière peuvent être organisés lors d'un décès. Florence Brochoire pour La Croix



de personnes âgées dépendantes. Mais surtout de raconter l'existence et le regard sur le monde de ces hommes et de ces femmes, arrivés dans la dernière étape de leur vie. De donner la parole à ce « grand âge » souvent si peu audible dans l'espace public.

Jusqu'en janvier 2018, un reportage de Pierre Bienvault sera publié chaque mois, en regard des photographies prises au fil de l'année par Florence Brochoire. Un complément « multimédia » est également à retrouver sur notre site www.la-croix.com.

●●● La mort n'est évidemment pas un événement rare, ni inattendu dans un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (Ehpad). « Je sais que cette résidence sera ma dernière demeure. On le sait tous, ici, d'ailleurs », dit Suzanne, 92 ans. « C'est ici que j'aimerais mourir. Ce n'est pas ma maison mais, maintenant, c'est chez moi », dit aussi Madame Tesse, qui n'aimerait pas finir sa vie dans un hôpital.

« À chaque fois que cela est possible, on essaie que les résidents puissent rester ici jusqu'au bout. C'est important pour eux de s'en aller en présence de soignants qu'ils connaissent. Dans un univers familial », explique Lydie Corbin, infirmière qui, comme ses collègues, a été formée aux soins palliatifs.

« On peut délivrer des soins de confort et d'hydratation, dit-elle. On donne aussi des antidouleurs, de la morphine. On essaie d'éviter les complications, notamment les escarres. Et on essaie d'être présents, surtout pour les gens qui n'ont plus de famille, plus de visites. Mais ce n'est pas toujours possible. En dix ans, cela m'est arrivé une seule fois d'être là au moment où la personne est partie. De pouvoir lui tenir la main. »

Des fins de vie discrètes, qui se déroulent dans le secret des chambres dont les portes, soudain, restent fermées. Ou qui s'entrouvrent en chuchotant sans que les soignants ne laissent rien paraître face au regard des autres résidents qui habitent au même étage. « On a l'impression que tout est fait pour nous éloigner de la mort, constate Renée Planchais, 85 ans. Quand une personne est en

fin de vie, même dans une chambre voisine, on ne le sait pas. On sent bien qu'il se passe quelque chose. On voit que madame untel n'est pas descendue au restaurant depuis quelques jours. Mais personne ne dit rien, n'arrivais plus à marcher, ni à me servir de mon bras droit. Je pensais que c'était irrémédiable et que ma vie n'avait plus de sens. »

Renée Planchais, elle, n'a pas peur de parler de la mort. Ni de raconter qu'il y a trois ans, elle voulait en finir. « J'avais des gros problèmes de santé, confie-t-elle. Je n'arrivais plus à marcher, ni à me servir de mon bras droit. Je pensais que c'était irrémédiable et que ma vie n'avait plus de sens. »

C'est à l'hôpital que cette dame cultivée, passionnée d'art et d'architecture, a doucement retrouvé le goût de vivre. « D'abord, on m'a soignée. Et surtout j'ai découvert qu'il existait des gens extraordinaires, des soignants qui, au quotidien, se

paroles

« Quand le médecin arrivait au village, on se doutait que c'était la fin »

Jean-Baptiste Cucchi
85 ans, résident à l'Abbaye

« Je fais partie d'une génération qui a connu la mort à domicile. Dans le village corse où j'ai grandi, près de Porto-Vecchio,

battaient pour prendre soin des personnes âgées. Et cela m'a fait comprendre que, même diminuée, la vie avait toujours du sens. »

Des hommes et des femmes arrivés à la dernière étape de leur vie. Et qui le savent, souvent avec une certaine sérénité. « Je n'ai pas peur de la mort. Elle arrivera quand elle arrivera. Et je sais que c'est le Seigneur qui décidera du moment. Cela peut être demain, dans une semaine, dans un mois ou dans plusieurs années, peu importe. Je suis prête », confie Yolande, 82 ans, une ancienne employée de maison.

Il y a aussi ceux ou celles qui affirment ne jamais penser à la mort. Ces dames qui confient qu'elle voudrait qu'elle arrive, le plus tard possible, durant leur sommeil. Sans prévenir et en douceur. « C'est comme cela que ma mère est morte, en dormant. Et j'y pense tous les soirs en me couchant. Je me de-

personne n'allait mourir à l'hôpital. Et quand le médecin arrivait dans une maison, ma mère me disait : "Tiens, monsieur untel, il n'en a plus pour longtemps..." Puis quand le médecin repartait, c'est tout le village qui lui tombait dessus. À l'époque, on n'appelait pas le docteur pour un oui ou pour un non. Il faisait souvent 30 ou 40 km pour venir au village. Alors quand on en avait un sous la main, on en profitait. Et avant de pouvoir s'échapper, ce pauvre médecin était obligé de faire le tour des maisons pour quelques consultations de routine. »
Recueilli par Pierre Bienvault

« Plus que la mort, c'est surtout le fait de souffrir qui fait peur. De ne pas être soulagée. »

mande si je vais me réveiller le lendemain », confie Madame Tesse, qui a fêté ses 100 ans cette année.

Et puis il y a des dames qui parlent de la mort tous les jours ou presque. Comme une supplique face à une vieille femme qui semble n'en plus finir. « Je suis fatiguée, tellement fatiguée. Je m'ennuie ici. Je ne sers plus à rien. Je voudrais que cela finisse », affirme Jeanne, 90 ans, frêle comme une brindille.

Un cas qui n'est pas isolé dans cette maison de retraite pourtant pleine de vie et de gaieté. « Tous les matins, il y a des personnes qui nous disent qu'elles veulent mourir. Qu'elles ont le sentiment que leur vie est devenue inutile, sans intérêt. Qu'elles sont devenues un poids, une charge pour leur famille ou pour la société », explique Lydie Corbin. Avec l'expérience, l'infirmière s'est rendu compte qu'il s'agit surtout d'appels au secours. D'un besoin d'attention, d'empathie ou juste d'un peu de tendresse. « Ceux qui disent vouloir mourir sont en général les mêmes qui, au moindre rhume, paniquent et veulent appeler le Samu... », ajoute-t-elle.

Quand ils arrivent à l'Abbaye, au moment de l'inscription, chaque résident se voit remettre un for-

mulaire de la Haute Autorité de santé (HAS) sur les directives anticipées. Un document pour les aider à se prononcer sur les traitements ou actes médicaux pouvant leur être délivrés au moment de leur fin de vie. Certains le rédigent, d'autres non. Mais quand on les interroge sur le sujet, c'est le même message qui revient : surtout pas d'acharnement thérapeutique. Pas de « tuyaux », pas de « machines » pour être « prolongé inutilement ».

« Quand on est vieux, socialement, on n'existe déjà plus beaucoup. Alors ce n'est pas pour que la médecine nous conserve comme des légumes. Quand c'est l'heure, c'est l'heure. Et s'il n'y a plus rien à faire, on débarrasse et c'est tout », assène Michel, un ancien ouvrier hospitalier.

Un avis assez largement partagé, même si tous n'utilisent pas des mots aussi abrupts. « Plus que la mort, c'est surtout le fait de souffrir qui fait peur. De ne pas être soulagée », dit une dame. La peur de la souffrance physique mais aussi morale. La peur d'une vieillesse bardée de chagrins et de deuils impossibles à faire. « Je n'aimerais pas vivre centenaire si c'est pour voir partir mes enfants avant moi », dit Yolande.

« Je n'ai pas peur de mourir. Peut-être parce qu'une partie de moi est déjà partie le jour où j'ai perdu mon fils, qui avait alors 40 ans », confie Germaine, 92 ans. Dans sa chambre, elle a des photos de toute sa petite famille. Ses deux filles, les petits-enfants, les arrière-petits-enfants. « Mais aucune photo de mon fils. Ça, je ne peux pas. »

Pierre Bienvault